Document generated on 08/02/2025 5:39 p.m.

Voix et Images

L'air du temps

Jacques Pelletier

Volume 12, Number 3 (36), Spring 1987

Yves Beauchemin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200664ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200664ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pelletier, J. (1987). L'air du temps. *Voix et Images*, *12*(3), 524–527. https://doi.org/10.7202/200664ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Essai

L'air du temps

par Jacques Pelletier, Université du Québec à Montréal

Sédiments 1986, Textes réunis par Georges Leroux et Michel van Schendel, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1986, 263 p.

Sédiments. Un beau titre. Significatif aussi par sa modestie même, rendant bien compte du **moment** clair-obscur que nous traversons: période de repli qui fait suite à une époque glorieuse où l'on pensait possible de tout connaître et de tout expliquer. C'était hier, il y a dix ans: la révolution frappait à la porte et nos discours théoriques prétendaient, à leur manière, en scander la marche.

Autre temps, autres textes qui, ici, traduisent ce reflux de l'histoire et de la théorie qui lui servait de boussole, le marxisme dont chacun sait depuis quelques années qu'il est en «crise».

Crise **politique** pour une part, comme le rappelle Jean-Jacques Courtine dans un texte émouvant écrit en hommage à Michel Pêcheux, dont, en France, les manifestations ont été: a) la rupture de l'Union de la Gauche, avec toutes les désillusions qui l'ont accompagnée; b) la découverte de la **vérité** du communisme et du discours mensonger, **propagandiste** qu'il engendre — prise de conscience pénible pour les spécialistes **progressistes** de l'analyse du discours; c) l'«éclipse de la raison critique» (p. 76) comme conséquence — inévitable? — de cette mise en cause (sinon en pièces) du marxisme et, enfin, corollaire obligé, la montée de «l'académisme disciplinaire» (p. 78) et de la professionnalisation qui l'accompagne inéluctablement.

Cette question est reprise plus loin, dans sa dimension plus **théorique**, par Dorval Brunelle dans le cas précis du rapport du marxisme à la sociologie. Celui-ci, comme Courtine, constate que si le marxisme a été intégré sans trop de mal dans le champ universitaire, c'est dans la mesure ou il a été amputé de sa **dimension critique**, dans la mesure où il constitue un **savoir** parmi d'autres, et d'autant moins subversif aujourd'hui que remis en question, y compris en tant que savoir pouvant rendre compte globalement du réel.

Le marxisme, en effet, ne tient plus le haut du pavé dans le système universitaire, étant minorisé, secondarisé de plus en plus au profit de nouvelles approches empiriques, fonctionnalistes. Doit-on pour autant en conclure qu'il a fait son temps? Ce n'est pas ce que pense Brunelle qui croit toujours en la fécondité du marxisme, mais pas de n'importe lequel, d'un marxisme renouvelé d'une part par la relecture d'auteurs comme Bataille, Kojève, Korsch et de collectifs comme **Socialisme ou barbarie**, **Arguments**, **les Temps modernes** et, d'autre part, animé par le projet d'une *critique sociale spécifiquement canadienne ou québécoise* (p. 215) à développer dans et à partir d'une conjoncture bien précise donc.

Ce pari peut-il être gagné? Ce n'est pas évident dans la période actuelle caractérisée, comme le signale Françoise Gaillard, par un *discrédit de la pensée du Tout* (p. 123). Et dans cette perspective les **sommes** de Goldmann sur la vision tragique dans **le Dieu caché** et de Sartre sur Flaubert dans **l'Idiot de la famille** apparaissent comme les manifestations sans doute les plus réussies et les plus spectaculaires d'une volonté de totalisation qui existe toujours à l'état de désir mais qui semble incapable de trouver sa voie, sinon *sous le couvert de la scientificité* (p. 131). D'où le succès il n'y a pas si longtemps du structuralisme, dont nous sommes maintenant bien revenus.

Mais alors, comment s'en sortir, se tirer d'affaire dans un contexte théorique marqué par l'échec du projet structuraliste et l'impasse, ou du moins la **panne**, de la pensée marxiste? En s'attaquant à des objets plus modestes avec des armes légères, de préférence à l'artillerie lourde? Il semble que ce soit le choix qu'on ait fait ici. Comme le dit joliment Georges Leroux dans son texte de présentation, *après le grand passage, considérer ce qui s'est déposé, s'attarder à l'examen des traces, aux alluvions (...) laisser le fragment parler sans grande attente* (p. 5).

C'est, compte tenu de ces ambitions, que la publication des contributions réunies dans le «Bloc-Texte et institution» fait sens. On y trouve en effet des analyses qui remontent au tournant des années 1980, avant donc l'actuelle **crise du marxisme**.

C'est ainsi qu'André Turmel, sociologue, aborde la question de l'idéologie en se référant à la linguistique, alors horizon théorique privilégié dans l'ensemble des sciences humaines. De même, Jean-Guy Meunier, philosophe, étudie la problématique de l'idéologie chez Marx dans une *perspective linguistique* (p. 29), comme *production langagière* (p. 32). Il se propose de montrer que la pensée chez Marx fonctionne essentiellement sur le mode de l'analogie et que l'idéologie peut être définie comme *un produit particulier ayant une certaine* ***valeur***, ***sujet à l'échange*** *et à la* ***capitalisation*** (p. 38) et il conclut qu'une théorie de l'idéologie implique *dans un premier temps un déploiement pragmatique sur lequel, ensuite seulement, peuvent venir se greffer une sémantique et une syntaxe* (p. 55). Les contributions de Courtine et de Pêcheux, pour leur part, portent sur les modalités de fonctionnement de ce type bien particulier de discours qu'est la propagande politique dans le cadre toutefois d'une réflexion plus large sur un objet d'étude — les formations discursives — alors beaucoup travaillé.

Je tiens à noter ici que, faute de place, je schématise à l'extrême, que je ne fais que donner une idée, comme on dit, de la richesse de l'apport méthodologique et théorique de ces textes concernant la question fort épineuse, comme on sait, de l'idéologie; je me permets d'y renvoyer les lecteurs particulièrement intéressés par ce problème.

Dans cet ensemble, le texte de Patrick Mahony a un statut particulier dans la mesure où il s'attaque de manière très directe et concrète, à l'institution psychanalytique et à ce qu'il appelle sa *tyrannie textuelle*. Texte polémique extrêmement révélateur quant à certains **interdits**, certains **refoulés** de l'or-

thodoxie psychanalytique. À commencer par le rapport des psychanalystes à l'argent. Mahony raconte à ce propos une anecdote révélatrice, à savoir que, sur une longue période, la réunion de la Société canadienne de psychanalyse qui a attiré le plus grand nombre de membres concernait une poursuite légale impliquant le versement d'honoraires d'un client à son analyste alors que les rencontres organisées autour de questions théoriques et/ou thérapeutiques, elles, étaient peu fréquentées. Suite à quoi il pose la question: *Est-ce que la psychanalyse virerait au «psycho-business»*? (p. 151). Question troublante mais combien pertinente quand on sait ce que coûtent les séances qui, à toutes fins pratiques, ne sont accessibles qu'à la bourgeoisie (grande, moyenne ou petite). Question troublante en effet car de deux choses l'une: soit la psychanalyse est une pratique de classe, si chacun a un inconscient avec lequel il doit composer; soit les gens de condition modeste n'ont pas d'inconscient et sont, en quelque sorte, des **âmes simples**, trop accaparées sans doute par les besoins matériels pour avoir la tête troublée ou, à tout le moins, si d'aventure cela leur arrive, tout juste bons pour les psychologues des C.L.S.C. ou les psychiatres utilisant la carte soleil!

Mais ce n'est pas le seul lièvre que lève Mahony, encore qu'il s'agisse, à mon sens, du plus important, compte tenu des enjeux sociaux impliqués. Parmi les autres j'en retiendrai deux. D'abord le rapport très particulier — pieux, obséquieux même — de la plupart des analystes à l'endroit de Freud à propos duquel on s'interdit de se poser des questions qui mettraient en cause une certaine vision **orthodoxe** du personnage, mise au point notamment par Ernest Jones dans sa monumentale biographie du père fondateur de l'analyse. Ensuite le fait qu'il n'existe aucune étude d'ensemble du travail de Freud comme praticien, cette lacune s'expliquant, selon Mahony, par *l'anxiété rampante chez les analystes du risque de castration par leur père tout-puissant* (p. 155). N'étant pas de la confrérie, je ne saurais évaluer à leur juste mérite ces propositions de Mahony. Je peux cependant constater qu'elles sont troublantes, sinon inquiétantes, et j'imagine qu'elles soulèveront des débats dans la profession si, bien sûr, de telles questions ne font pas à priori l'objet d'interdits, si en somme elles peuvent être posées. Quoi qu'il en soit, ce texte de Mahony constitue un sacré pavé lancé dans la mare de la psychanalyse — d'où son intérêt et sa pertinence.

Un mot enfin, à propos du dernier bloc de **Sédiments** consacré à la critique et à la création qui comprend deux textes de fiction (de Marc Turgeon et de Marie-José Thériault) et un essai de Michel van Schendel. Un essai? Pas vraiment, plutôt, comme l'écrit l'auteur, un *carnet* (p. 226), des notes accompagnant un travail en chantier, en marche: des fragments de poésie, de réflexion aussi sur l'écriture à l'occasion, entre autres, d'une décade de Cerisy consacrée en août 1980 à la «nouvelle littérature québécoise»: prétexte, c'est le cas de le dire, point de départ d'un travail d'écriture et **sur** l'écriture: d'où ce statut hybride du texte qui a dérouté un critique de **Vice Versa**, peu familier de la façon d'écrire de Michel van Schendel et qui, dans ce texte, n'a rien compris, probablement par manque de cette forme bien particulière d'intelligence qui est celle du cœur: celle qu'il pratique depuis longtemps,

depuis toujours. Chez Michel van Schendel, création et théorie s'enracinent dans un terreau commun: celui de la générosité, pour quoi d'abord et surtout nous sommes quelques-uns, plusieurs, à l'aimer. Voilà.

*
* *

En terminant, une petite lecture — croisée? — que je suggère à ceux qui ont aimé/aimeront **Sédiments**: **la Communauté perdue**[1] de Jean-Marc Piotte, compagnon d'armes de Michel van Schendel notamment, et de bien d'autres: une «petite histoire des militantismes» des années 1960-1970 au Québec, d'une période où l'on croyait et l'on se battait pour de grandes causes alors que maintenant, à l'ère du vide pour reprendre une expression célèbre, nous sommes condamnés à vivre, comme l'écrit Piotte, dans *un monde sans foi, sans expérience et sans esprit communautaire, dans un monde désenchanté où la seule valeur partagée est de s'occuper de soi-même* (p. 151). Condamnés? Pas vraiment, pas complètement. Il y a toujours des lieux où l'on lutte malgré tout, où l'on **résiste**. Sur le terrain des combats sociaux et politiques. Sur le terrain aussi de l'analyse et de la théorie. Notre terrain: celui où nous pouvons agir en refusant de nous laisser entraîner dans le courant général de l'époque, en le prenant en compte, oui, mais avec une **distance critique**. C'est une responsabilité à laquelle **Sédiments**, comme **la Communauté perdue**, chacun à leur manière, nous appellent.

1. Jean-Marc Piotte, **la Communauté perdue**, Montréal, VLB éditeur, 1987, 142 p.

*
* *